

# Udayādityavarman I<sup>er</sup>

## *Une énigme au début du XI<sup>e</sup> siècle au Cambodge*

Hubert de MESTIER DU BOURG<sup>1</sup>

Entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, l'empire khmer constituait l'une des plus grandes entités économiques de l'Asie du Sud-Est et jouait assurément un rôle essentiel dans l'échiquier politique de l'Asie orientale. Rien n'indique de façon incontestable que cet État ait été un acteur majeur des réseaux d'échanges qui sous-tendaient depuis plus d'un millénaire une bonne partie de l'activité économique de l'Asie du Sud-Est – comme l'étaient ceux de Śrīvijaya, de Java ou du Champa –, mais il n'était pas pour autant coupé des circuits commerciaux, comme en attestent nombre de récits de voyages ou d'ouvrages géographiques de l'époque, arabes ou chinois, ou encore les nombreuses céramiques importées de Chine et mises au jour par les archéologues. On sait également, grâce à l'épigraphie javanaise et balinaise, que les Khmers comptaient parmi les visiteurs attestés dans les ports de l'Insulinde. Depuis la protohistoire de la région, c'étaient aussi les idées qui circulaient, portées par ces échanges réguliers menés à l'échelle de l'Asie tout entière, comme en témoigne, au premier chef, le processus même de l'indianisation de l'Asie du Sud-Est. On sait en outre que les inscriptions du Cambodge, principales sources historiques pour le passé de l'État angkorien, sont peu prolixes sur les rapports, officiels ou non, que ce dernier entretenait avec les États voisins et leur culture ; toutefois les historiens de l'art ont remarqué les influences que les arts et l'architecture de Java ont pu exercer sur le monde khmer. Il existe enfin une théorie non confirmée à l'heure actuelle, car fondée sur des données épigraphiques ambiguës, selon laquelle le souverain Jayavarman II serait revenu d'un exil javanais au début du IX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

---

1. Je souhaite remercier quelques personnes qui m'ont aidé à achever ce modeste travail : mon vieil ami Pierre-Yves Manguin, qui m'a aidé et qui a corrigé les premiers paragraphes ; Nigel Bullough (Hadi Sidomulyo), qui m'a fait visiter Jalatunda et cette région de Java si fascinante et riche en archéologie ; Don Longuevan, qui m'a montré les bas-reliefs de la piscine de Jalatunda, maintenant entreposés au musée national de Jakarta. Enfin, je tiens également à remercier très chaleureusement Julia Estève et Dominique Soutif pour leur accueil à Siem Reap et leur soutien constant depuis, ainsi que pour leurs nombreuses et amicales suggestions.

2. On trouvera les références aux échanges extérieurs des Khmers, entre autres, dans les ouvrages de George Cœdès (*Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard, 1964), de Kenneth Hall (*Maritime Trade and State Development in Early South East Asia*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1985) ou de Michael Vickery (*Society, Economics and Politics in Pre-Angkorian Cambodia: the 7th-8th centuries*, Tokyo, The Togo Bunko, Centre for East Asian Cultural Studies for UNESCO, 1998). Voir aussi : *BEFEO* 25, p. 293 *sqq.* ; *BEFEO* 28, p. 117 *sqq.* ; G. Cœdès, *Les États hindouisés...*, *op. cit.*, p. 184.

À partir du VIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs sources chinoises font état d'importants coups de force javanais sur les côtes du Champa<sup>3</sup>. George Cœdès admettait également que les Śailendra de Java avaient pu avoir des prétentions sur le royaume khmer<sup>4</sup>, sur les fondements d'un texte arabe datant du début du X<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup> ; il soulignait également qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, les Śailendra javanais, héritiers possibles des derniers rois du Funan, avaient peut-être certaines raisons de revendiquer des droits sur le trône khmer ; l'essor graduel des échanges commerciaux, ainsi que les divers travaux d'infrastructures au Cambodge depuis cette époque, auraient contribué à renforcer considérablement l'attractivité politique et le rôle de cette région, déjà très important, suscitant par là des convoitises.

C'est en gardant à l'esprit ce contexte d'échanges multiples et séculaires entre les États de l'Insulinde et l'État angkorien que je voudrais ici rappeler et reprendre brièvement une hypothèse extrêmement osée (et encore mal corroborée), émise prudemment en 1948 par l'historien Frederik David Kan Bosch, indianiste et directeur du service des antiquités (Oudheidkundige Dienst) des Indes néerlandaises<sup>6</sup>. Cette hypothèse est intéressante car elle permet de reconsidérer la question des règles de la fonction royale et de l'accession à cette fonction dans le Cambodge ancien : d'un côté, les *dharmasāstra* indiens (bien connus à cette époque), pour qui l'accession au trône royal était un fait (ils ne se préoccupaient pas des péripéties qui la précèdent) et d'un autre côté, les coutumes locales (en Inde, certains textes védiques), qui attribuaient au roi une nature divine.

En effet, en Inde, les *dharmasāstra* n'étaient pas vraiment concernés par les différents événements précédant la montée sur le trône – le roi étant celui qui a reçu l'*abhiṣeka* lors des rites du couronnement. Manu fait seulement allusion à la succession au trône du fils, comme le faisait remarquer Robert Lingat, sans parler de Narada ou de Bṛhaspati qui sont encore plus clairs sur la question<sup>7</sup>.

Qu'ils aient succédé à leur prédécesseur en ligne masculine par ordre de primogéniture (comme l'indique tout d'abord G. Cœdès dans son étude sur les règles de la succession royale dans l'ancien Cambodge<sup>8</sup>) ou bien par filiation matrilinéaire, ou encore qu'ils aient accédé par la force au pouvoir suprême, les souverains khmers ont régulièrement pris soin de souligner leur légitimité et de préciser leur rattachement – réel ou forgé de toutes pièces –, soit aux souverains précédents, soit aux dynasties fondatrices ou mythologiques du Cambodge. L'absence de rattachement est également attestée dans l'épigraphie, avec les conséquences qui en découlaient.

3. Georges Maspero, *Le Royaume de Champa*, Paris / Bruxelles, G. Van Oest, 1928, p. 97-98 ; G. Cœdès, *Les États hindouisés...*, *op. cit.*, p. 173 ; Paul Pelliot, « Deux itinéraires chinois de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *BEFEO* 4, p. 131-413.

4. G. Cœdès, *Les États hindouisés...*, *op. cit.*, p. 176. Voir aussi G. Cœdès, *Les peuples de la péninsule indochinoise*, Paris, Dunod, 1962, p. 94-95.

5. Gabriel Ferrand, *Voyages du marchand arabe Sulaymān*, Paris, Bossard, 1922, p. 98-102.

6. Frederik David Kan Bosch, « De laatste der Pāṇḍawa's », *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde* 104/1, p. 540-547. Je remercie Henri Chambert-Loir de m'avoir aimablement communiqué ce texte. Bosch revint brièvement sur ce thème dans une conférence qu'il donna en 1952, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (« Les rapports entre l'Indochine et l'Indonésie », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* 96/1, 1952, p.155-156).

7. Robert Lingat, *Les sources du droit dans le système traditionnel de l'Inde*, Paris, Mouton, 1967, p. 233.

8. G. Cœdès, « Les règles de succession royale dans l'ancien Cambodge », *Bulletin de la Société des études indochinoises* 26/2, p. 117-130 ; Éveline Porée-Maspéro, « Nouvelle étude sur la Nagi Soma », *Journal asiatique* 238/2, p. 241.

Prenons rapidement trois exemples (une étude ultérieure fera un point plus détaillé à leur sujet) : Yaśovarman I<sup>er</sup> (889-900 ?), Jayavarman IV (928-941) et Rājendravarman (944-968).

Yaśovarman nous a laissé une généalogie détaillée mettant en évidence son rattachement à la lignée de Jayavarman II et aux dynasties antiques de Vyadhapura, ainsi qu'à la famille royale du Funan<sup>9</sup> ; la mère de Rājendravarman descendait d'un roi d'Aninditapura, ce dernier étant lui-même rattaché au couple mythique Kaudinya-Soma... Que les droits au trône fussent hérités d'une ascendance paternelle ou maternelle<sup>10</sup>, il n'était pas inutile pour les souverains d'être affiliés aux dynasties antiques du Cambodge préangkorien.

En revanche, Jayavarman IV, fondateur d'une nouvelle capitale à Koh Ker, et parfois qualifié d'usurpateur par les historiens<sup>11</sup>, avait épousé une sœur de Yaśovarman I<sup>er</sup>. Si cette alliance pouvait constituer un élément de rattachement, son accession au trône ne fut pas considérée comme tout à fait régulière et de fait, on ignore ses liens de parenté avec ses prédécesseurs. En conséquence, il ne fut pas même mentionné par son successeur Rājendravarman...

Le fils de Rājendravarman, Jayavarman V, lui succéda en 968, probablement assez jeune ; il mourut en 1001. Sa succession semble avoir été compliquée, comme nous allons le voir. L'épigraphie khmère du tout début du XI<sup>e</sup> siècle mentionne en effet la présence de trois souverains : Udayādityavarman, dont on perd la trace après moins d'un an de règne, puis Jayavīravarman, qui disparaît au bout de quelques années, éliminé par Sūryavarman I<sup>er</sup>, lequel deviendra ensuite, du fait de son long et brillant règne, l'un des grands monarques du Cambodge ancien<sup>12</sup>. Une inscription du Preah Khan de Kompong Svay<sup>13</sup> insiste bien sur l'accession au trône de Sūryavarman I<sup>er</sup> : « quelle fut sa vaillance, on peut l'inférer de ce que, d'une intelligence mûrie, il enleva dans la bataille la royauté à un roi, mêlé à d'autres rois » – récurrence littéraire certes, comme l'a bien noté F. D. K. Bosch.

Revenons à Udayādityavarman I<sup>er</sup> : aucune inscription ne précise comment prit fin son règne et nous ne pouvons que supposer qu'il fut très court, car celui de son prédécesseur Jayavarman V prit fin en 1001 et celui de Jayavīravarman aurait débuté en 1002. Qu'a-t-il donc pu se passer ?

Il a souvent été simplement admis, faute de références et de mentions dans les textes, qu'Udayādityavarman I<sup>er</sup> (dont nous ne connaissons encore que deux inscriptions) disparut promptement après avoir régné durant seulement quelques mois<sup>14</sup>. Il est possible que son autorité ait été rapidement contestée, car ses droits à ce trône très prestigieux, et donc

9. Voir G. Cœdès, « L'inscription de Bāksēi Cāmkrōñ », *Journal asiatique* 13, p. 467-502 et « La tradition généalogique des premiers rois d'Angkor d'après les inscriptions de Yaçovarman et de Rājendravarman », *BEFEO* 28, p. 124-144.

10. Cf. note 8.

11. G. Cœdès, *Les États hindouisés...*, *op. cit.*, p. 213.

12. Louis Finot, « L'inscription de Sdok Kak Thom », *BEFEO* 15/2, p. 53-106 ; G. Cœdès & Pierre Dupont, « Les stèles de Sdōk Kāk Thom, Phnom Sandak et Prāḥ Vihār », *BEFEO* 43/1, p. 56-154 ; Hubert de Mestier du Bourg, « La première moitié du XI<sup>e</sup> siècle au Cambodge », *Journal asiatique* 258/3-4, p. 281-314.

13. L. Finot, « Notes d'épigraphie khmère, VII : L'inscription de Prāḥ Khan », *BEFEO* 4, p. 672-675.

14. G. Cœdès, *Les peuples...*, *op. cit.*, p. 98 ; voir la contribution de Claude Jacques au catalogue *Archéologues à Angkor, Archives photographiques de l'EFEO*, Paris, Paris Musées/éditions Findakly, 2010, p. 119.

très convoité, ne l'imposaient pas sans conteste face à des opposants probablement plus puissants, d'autant qu'il n'était qu'un neveu un peu éloigné de Jayavarman V.

L'absence d'inscriptions et de références ultérieures à Udayādityavarman I<sup>er</sup> au cours de cette période de grands développements peut néanmoins surprendre. Notons tout de même que dans ses inscriptions<sup>15</sup>, Sūryavarman I<sup>er</sup> fit remonter son avènement à l'an 1002, après la disparition d'Udayādityavarman I<sup>er</sup>, et Jayavīravarman ne fut pas mentionné.

Comme je l'ai remarqué ci-dessus, et ainsi que G. Cœdès l'a souligné<sup>16</sup>, une hypothèse très osée a été présentée il y a déjà bien des années par F. D. K. Bosch : Udayādityavarman I<sup>er</sup> pourrait, en réalité, n'être autre qu'Udayana, roi de Bali, personnage très connu en Indonésie, et père du grand souverain javanais Erlangga, l'unificateur de Java oriental<sup>17</sup>. L'assimilation d'Udayana, personnage dont l'ascendance familiale n'a pas été établie, à Udayādityavarman I<sup>er</sup>, même si elle reste très hypothétique, est digne d'intérêt pour le regard qu'elle permet de porter sur le Cambodge et la région de cette époque.

Le travail de F. D. K. Bosch a été publié en langue hollandaise en 1948. Nous allons en reprendre quelques éléments et en retracer les fils conducteurs, en nous limitant autant que possible à l'histoire khmère.

\*\*\*

Sur le flanc ouest du magnifique Gunung Penangungan, au sud de Surabaya et au sud-est de Mojokerto, se trouvent les bains rituels de Jalatunda. Ce monument du x<sup>e</sup> siècle, dont le style diffère de celui des autres édifices analogues de Java central datant de la même époque<sup>18</sup>, a donné lieu depuis longtemps à divers travaux d'étude et de réflexion<sup>19</sup>. Au terme d'une recherche approfondie et détaillée de cet ensemble, F. D. K. Bosch conclut que ce bain rituel fut érigé pour constituer un sanctuaire dédié aux ancêtres Pandava du roi Udayana (père d'Erlangga), lui-même ayant été assimilé, par confusion, au héros indien du même nom, descendant d'Arjuna.

Or les deux noms « Udayana » et « Mṛgayāvati » sont tous deux gravés, au même niveau (et sont donc de même rang), sur l'une des parois de ce monument. Si l'on connaît bien Udayana, ce n'est pas le cas de Mṛgayāvati : F. D. K. Bosch l'identifie comme étant l'épouse d'Udayana (et par ailleurs une princesse javanaise de haute lignée).

À Jalatunda, plusieurs panneaux sculptés retracent des épisodes de la vie de l'Udayana de la légende indienne. Selon cette légende, très brièvement résumée pour les besoins de

15. G. Cœdès, *Les États hindouisés...*, *op. cit.*, p. 249 ; Kamaleswar Bhattacharya, *Les religions brahmaniques dans l'ancien Cambodge*, Paris, EFEO, 1961, p. 35.

16. G. Cœdès, « Les règles de succession royale... », *op. cit.*, p. 126.

17. F. D. K. Bosch, *op. cit.* ; voir aussi G. Cœdès, « Études cambodgiennes, V : Une inscription d'Udayādityavarman I », *BEFEO* 11, p. 400-404. L'hypothèse de l'origine cambodgienne d'Udayana est aussi mentionnée dans d'autres ouvrages qui font référence au travail de F. D. K. Bosch, notamment : August Johan Bernet Kempers, *Monumental Bali: Introduction to Balinese Archeology & Guide to the Monuments*, Singapore, Periplus Editions, 1991, p. 39 ; Roy E. Jordaan, « Bĕlahan and the division of Airlangga's realm », *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde* 163/2-3, p. 326-355 ; F. D. K. Bosch & F. de Haan, « The Old Javanese bathing-place Jalatunda », *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde* 121/2, p. 189-232.

18. F. D. K. Bosch & F. de Haan, *op. cit.*, p. 227.

19. Les bains de Jalatunda sont en effet connus depuis longtemps : Madeleine Colani les cite expressément à propos des survivances géographiques des cultes mégalithiques (M. Colani, *Emploi de la pierre en des temps reculés*, publications des Amis du Vieux Hué, Hanoi, Ideo, 1940, p. 34).

cette note de lecture, Sahasrānīka (descendant d'Arjuna) et Mṛgāvātī (fille du roi d'Ayuthya, dont le nom serait l'origine du Mṛgavāvatī de l'inscription de Jalatunda) demeurèrent séparés pendant quatorze ans après leurs noces, à cause d'un sort jeté contre eux par Tilottamā, une nymphe jalouse de cette union : ainsi, à l'issue des noces, la jeune reine, déjà enceinte, fut enlevée par un Garuḍa, puis séquestrée au sommet d'une montagne boisée (Udaya parvata), où elle dut vivre en ermite. Elle y donna naissance à Udayana, enfant prodige et véritable virtuose de la harpe, instrument qu'un *naga* prisonnier lui offrit par reconnaissance, après qu'il l'eut affranchi de son maître, en l'échangeant contre un magnifique bracelet en or qu'il portait sur lui et sur lequel était gravé le nom de son père. Peu après la transaction, le nouveau détenteur du bracelet en or, tentant de le vendre au marché local, fut l'objet de questions et suscita l'étonnement de tous ; bientôt la reine Mṛgāvātī et son fils, enfin redécouverts, purent être libérés et retrouver leur famille après une si longue absence.

F. D. K. Bosch fait un parallèle entre Udayana, héros indien, et le prince javanais. Se fondant sur l'observation des panneaux sculptés de Jalatunda, il explique que, durant le x<sup>e</sup> siècle, la figure légendaire du roi Udayana de la légende indienne fut rapprochée, voire confondue avec celle du prince javanais père d'Erlangga, et qu'il en fut de même pour son épouse.

Pourquoi une telle identification ? Les origines de l'Udayana javanais sont imprécises. Pour qu'un personnage historique ait été confondu avec une figure légendaire, il fallait que des événements de sa vie y correspondent de très près<sup>20</sup>. Les sculptures de Jalatunda montrent bien un jeune prince virtuose de la harpe (c'était semble-t-il le cas d'Udayana). Se penchant sur l'iconographie du monument, en particulier sur la représentation de l'enlèvement de Mṛgāvātī par Garuḍa, Bosch émet l'hypothèse selon laquelle la mère du futur héros javanais, alors enceinte de lui, aurait été enlevée ou bien aurait dû fuir en toute hâte son palais en raison d'un grand danger – un oiseau de proie en l'occurrence. Son fils serait alors né à Java, terre d'accueil.

D'après ce qui en a été découvert jusqu'à présent, comme indiqué précédemment, on ne sait presque rien des origines familiales et géographiques du prince javanais devenu roi de Bali. Poursuivant son raisonnement, Bosch décide de rechercher hors de Java l'origine d'Udayana. Il s'intéresse aux textes qui existent et en particulier aux inscriptions khmères de la même époque : il en vient ainsi à imaginer que la mère du roi Udayādityavarman I<sup>er</sup>, alors enceinte, aurait pu s'enfuir de la Cour royale pour se réfugier à Java, circonstances qui se rapprochent de la signification supposée du « message » inclus dans les reliefs de la fontaine rituelle de Jalatunda.

Cette hypothèse est évidemment très osée, mais regardons ce que contient le texte de l'inscription de Prasat Khna, sur laquelle s'est appuyé F. D. K. Bosch.

### L'inscription sanskrite de Prasat Khna<sup>21</sup>

Cette inscription sanskrite (K. 356, S), datée de 1001 ap. J.-C., s'ouvre sur trois strophes d'invocation d'inspiration vishnouite, avant d'exposer les liens de parenté liant Udayādityavarman I<sup>er</sup> à son prédécesseur Jayavarman V d'une part, et à Narapativīravarman – auteur de l'inscription et ordonnateur de la statue de Vishnu mentionnée à la fin

20. Willem Huibert Rassers, « Over den oorsprong van het Javaansche tooneel », *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde* 88/3, p. 389.

21. G. Cœdès « Études cambodgiennes, V... », *op. cit.*, p. 400-404.

du texte –, d'autre part : ainsi, la mère du roi (Udayādityavarman) avait un frère aîné qui était *senapati* de Jayavarman V, et une sœur cadette qui était l'épouse de Jayavarman V ; Udayādityavarman était le neveu de son royal prédécesseur et le frère de Narapativīravarman.

Puisqu'Udayādityavarman n'était affilié à son prédécesseur qu'assez indirectement par sa mère, ses liens avec le trône étaient donc « faibles », ce qui rendait plus compréhensible et probable son éviction ultérieure par un rival puissant. D'ailleurs F. D. K. Bosch explique ensuite que les graves problèmes potentiels entre plusieurs prétendants au trône et le prince Udaya auraient été pressentis par sa mère qui, enceinte de lui (vers 970), se serait enfuie pour se réfugier à Java (on retrouve ici l'analogie avec l'enlèvement de Mṛgāvati par un Garuḍa).

Revenons-en à l'inscription de Prasat Khna. Après l'évocation des liens de parenté du souverain avec son prédécesseur et avec l'auteur de l'inscription, le texte (st. ix) fait l'éloge de Narapativīravarman, précisant que « dans la bataille, s'il était accompagné de son frère cadet, victorieux et agitant son glaive, on eût dit Indra, redoutable pour les légions ennemies, suivi de l'époux de Śrī... ». La dernière strophe mentionne également : « quand il était encore jeune, ce maître (Narapativīravarman), possédant une âme exempte de désirs, donna pour épouse à son cadet (Udayādityavarman), refuge du Dharma, la terre entourée des mers ; rempli de dévotion, il donna à Hari vainqueur de Kali cette superbe statue d'or représentant Hari monté sur Garuḍa, qui est destinée à sortir du sanctuaire durant les fêtes et qui est son image future... ».

La « terre entourée des mers » peut évidemment faire penser à une île, ou pas. F. D. K. Bosch s'interroge donc : pourquoi pas Bali ? La conquête de Bali par Java aurait eu lieu peu avant 989. Bosch estime qu'Udayādityavarman serait né en 970 ; ce dernier aurait donc eu environ 19 ans à cette époque et aurait pu prendre part à cette conquête aux côtés de son frère aîné. Si la date de 989 est attestée, une participation cambodgienne à cet exploit n'est pas un fait établi ; mais les textes chinois font état d'une grande expédition lancée par Java contre Śrīvijaya, en 990. Bosch suppose alors : la mise sous tutelle préalable de Bali pouvait être une mesure de protection prise par Java pour éviter de se faire prendre à revers lors de l'expédition contre Śrīvijaya – une alliance entre Java et le Cambodge pouvant avoir été conclue dans ce but. Rappelons que Śrīvijaya occupait une position-clef : elle contrôlait les détroits de Malacca et les îles de la Sonde, ce qui lui assurait une hégémonie commerciale certainement très enviée dans la région.

Bosch insiste encore sur les ressemblances entre le nom du souverain khmer et celui du gouverneur de Bali : Udaya-aditya-varman, appelé Dharma-niddhi, et Dharma-Udayanavarmadeva ; de même pour son frère : Nara-pativīravarman et Nara-Uttama. Il écrit encore, en commentant l'inscription (st. xi) : Vishnu sur Garuḍa (l'idole mentionnée plus haut) était précisément la divinité qu'Udayana et ses descendants révéraient le plus.

Après la conquête de Bali, une alliance entre l'empire khmer et Java (par le mariage entre Udaya, prince khmer et Mahendradatta, princesse javanaise) contre Śrīvijaya – dont nous n'avons pas de preuve –, a pu se mettre en place ; et il est possible que, souhaitant mettre fin à son exil à Java, Udayana ait tenté, sans succès, de prendre le pouvoir au Cambodge en 1001. L'inscription de Preah Khan (voir *supra*) mentionne bien que Sūryavarman « enleva dans la bataille la royauté à un roi, mêlé à d'autres rois ». Toujours selon l'hypothèse de F. D. K. Bosch, Udayādityavarman, après l'échec de sa prise de contrôle au Cambodge, se serait à nouveau réfugié à Bali ou à Java avec son frère aîné, que Bosch pense pouvoir identifier comme étant Narottama, le ministre d'Erlangga.

En dehors de l'inscription de Prasat Khna, seule une inscription, abîmée, est attribuée à Udayādityavarman I<sup>er</sup> 22. Elle a évidemment été datée de 1001. Son objet est de confirmer certains privilèges relatifs à deux fondations datées de 921, sous le roi Jayavarman V. Aucune inscription ne précise comment prit fin le règne d'Udayādityavarman I<sup>er</sup>. Seules évidences, la fin du règne de Jayavarman V en 1001 et l'accession au trône de Jayavīravarman en 1002. Quant au règne d'Udayādityavarman, il dura probablement moins d'un an.

---

22. G. Cœdès, « Études cambodgiennes, V... », *op. cit.*, p. 400.